

Le chant des patriotes

Sandro Forte

Numéro 212, mars-avril 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48704ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

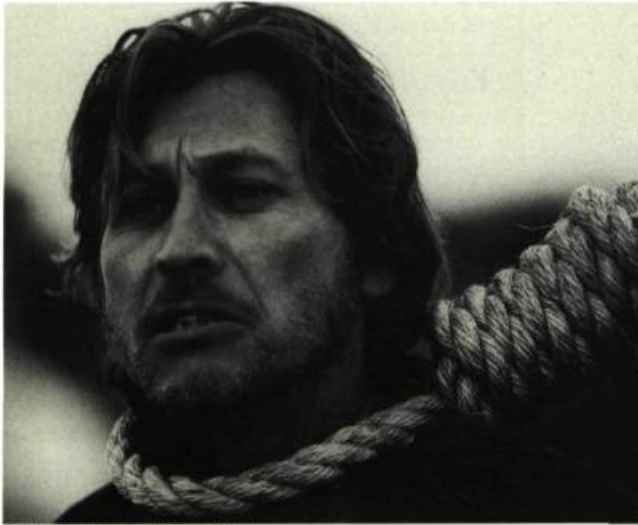
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Forte, S. (2001). Compte rendu de [Le chant des patriotes]. *Séquences*, (212), 61–61.



15 février 1839, de Pierre Falardeau

LE CHANT DES PATRIOTES

La musique originale des longs métrages québécois est trop souvent un complément plat et sans envergure de l'œuvre filmique. On a toujours le sentiment que les producteurs l'utilisent pour la seule raison que « dans un film il y a de la musique ». Généralement, elle en devient quasi inexistante ou sans intérêt, restant confinée, sous-estimée et vide d'audace et de créativité. Quelques œuvres font toutefois exception. Citons le travail de Pierre Desrochers (*La Sarrazine*, *La Déroute*, *Maelström*, *Un 32 août sur terre*) ou encore la musique originale de Jean Corriveau pour *Un zoo la nuit* de Jean-Claude Lauzon. On peut maintenant ajouter à cette modeste sélection la musique du dernier long métrage de Pierre Falardeau, *15 février 1839*.

Cette trame sonore est la seconde composition pour le grand écran de Jean St-Jacques, après *Elvis Gratton II*. Son expérience du cinéma reste limitée, mais St-Jacques n'est pas un novice : cinq ans au sein du groupe jazz UZEB, chef d'orchestre du gala des prix Gémeaux, musicien de studio et de spectacle, compositeur-réalisateur d'albums, sans compter de nombreuses collaborations avec Roch Voisine, Céline Dion, Diane Dufresne et plusieurs autres. Son C.V. est bien garni.

Conçue à la demande de Falardeau, dans une approche classique, la partition de St-Jacques se démarque par une lecture inspirée de l'œuvre à laquelle elle est rattachée. Interprétation libre autour du *Chant de la Sibylle*, ambiance de travail du cinéaste pendant la période du montage, sa musique est d'une belle simplicité. Efficace et sensible, elle s'épanouit dans un rôle d'accompagnement, utilisée avec un discernement essentiel à tout bon compositeur de musique de film. Le compositeur m'a fait part de la grande liberté dont il a bénéficié. Il n'était pas tenu de livrer un matériel rigide et conforme à la musique du XIXe siècle. Falardeau ne l'a pas contraint à respecter formellement l'époque où se situait l'action. Il eut été compliqué, avec moins de deux mois à sa dis-

position pour écrire et enregistrer les nombreuses partitions musicales, de se lancer dans toutes les recherches nécessaires à une interprétation en tous points fidèle. St-Jacques devait travailler bien, mais rapidement. Ce qu'il fit de toute évidence.

Lyrique et sans prétention, son instrumentation est limitée comparativement aux vastes orchestres utilisés par les productions américaines. Cette sobriété sert fort bien la cause du film. La musique comme œuvre à part entière ne s'en porte pas plus mal : les effets sont ménagés et les montées, construites solidement, prennent agréablement leur place. Les envolées orchestrales sont appuyées par des supports électroniques. Lorsqu'il est bien utilisé, et c'est le cas ici, le procédé ne manque pas d'intérêt. St-Jacques s'en remet volontiers à la musique électronique dont il aime « l'ambiance moins formelle ». Il me confirme d'ailleurs que cet élément est présent par choix artistique et non pour quelque contrainte budgétaire. Il intègre donc des sections de cordes et des percussions synthétiques. À cela s'ajoute un groupe varié de musiciens plus traditionnels : un ensemble de cordes accompagné d'une minichorale, dont certains membres s'illustrent au sein de la célèbre compagnie La Nef. La majorité des montées et des mélodies sont exécutées par les excellents solistes dont il a su s'entourer : la violoniste Hélène Marcil du quatuor Claudel et la sibylline Kathrine Herrmann qui nous fait profiter de sa belle voix. Viennent conclure cette belle entreprise : le cor anglais, la chalémie, instrument d'époque voisin du hautbois, que joue Éric Mercier et la flûte traditionnelle. La flûtiste, Christine Fortin, a dû enregistrer une courte pièce additionnelle au moment où le réalisateur a décidé de changer une mélodie interprétée par un personnage du film.

Jean St-Jacques a saisi du bout de sa baguette l'intimité du *15 février 1839*. La qualité de son travail réside moins dans la composition elle-même que dans sa capacité, à travers ses sélections d'instruments ou de tons, à saisir les moments furtifs de cette intimité. La musique passe de l'accompagnement à des mouvements plus amples qui apportent quelque chose de pertinent au développement de l'histoire. Tout en restant fidèle au ton d'ensemble et en accentuant les magnifiques images d'Alain Dostie, elle soutient habilement le travail des comédiens. Avec *15 février 1839*, Jean St-Jacques démontre de bien belles dispositions pour la musique de film. Un nom à retenir... 

Sandro Forte